phologique latin, notamment les changements de déclinaison. Pour chaque terme, l'auteur donne d'amples renseignements, surtout bibliographiques. Les références aux langues romanes étaient de rigueur. L'auteur ne les a pas négligées. On peut cependant regretter que les références au roumain soient si rares, d'autant plus qu'il y a des cas où elles s'imposaient, par exemple : *turbulare*, roum. *turburare*, avec passage régulier de *l* intervocalique à *r*, etc.

M. NICOLAU.

Histoire.

W. KROLL, *Die Kultur der ciceronischen Zeit*, I : *Politik und Wirtschaft*. II : *Religion, Gesellschaft, Bildung, Kunst* : Leipzig, Dieterich, 1933, 157 & 193 pages.

M. W. Kroll fait un tableau de la civilisation de la république romaine à un moment capital de son histoire : l'époque de Cicéron. En douze chapitres, politique, économie, religion, vie sociale et intellectuelle, art sont successivement étudiés avec autant d'exactitude que le permet l'état des sources. M. Kroll ne cherche pas le raccourci, mais rassemble une foule de détails suggestifs, dont se dégagent, en toute objectivité, les traits caractéristiques de l'époque. Partant d'un examen approfondi des notions d'état, de tradition, de politique, etc., il reconstitue le milieu dans lequel il faut placer un Cicéron, un César et un Pompée pour comprendre leurs actes. Cette méthode a pour base une étude minutieuse des textes et de longues recherches sur le sens et l'emploi des mots. Le lecteur constatera combien cette méthode est féconde. Plusieurs pages, consacrées aux mots *libertas*, *regnum*, *boni*, *improbi*, *amicus*, projettent une lumière nouvelle sur maints passages de Cicéron et sur la psychologie des hommes du temps. Ainsi M. Kroll ramène sans cesse à la réalité l'esprit enclin à projeter dans le passé des préoccupations d'un autre âge.

Après avoir montré les principaux facteurs de la puissance de Rome : prépondérance de l'État sur l'individu, esprit de tradition, foi en la supériorité sur les autres peuples, l'auteur met en lumière les symptômes des changements profonds qui s'opèrent dans la mentalité romaine : le développement de l'individualité, précurseur du pouvoir personnel, l'affaissement de la moralité à l'égard de laquelle une religion formaliste est indifférente, l'émancipation de la femme, dont l'influence va se faire sentir dans la politique. Pour terminer, M. Kroll aborde le grand problème de la culture grecque et de son rôle dans le cadre de la civilisation romaine. Si l'époque de Cicéron marque le triomphe de l'hellénisme à Rome, l'antagonisme entre les deux cultures n'en subsiste pas moins. C'est en politique que ce dualisme est le plus évident, même chez

Cicéron : jamais le Romain ne voulut se livrer à la spéculation pure et la philosophie grecque dut, pour prendre pied à Rome, s'adapter au milieu, se romaniser dans une certaine mesure. Le dernier chapitre de l'ouvrage, dû à la plume de M. R. Herbig, traite de l'architecture, de la sculpture et de la peinture. Il parachève le tableau de M. Kroll.

La solidité de l'ouvrage offre peu de prises à la critique, et des références[1] abondantes étayent les affirmations de l'auteur. Cependant, chacun ne partagera pas l'avis de M. Kroll qui déclare péremptoirement, I, p. 138, que le principat d'Auguste n'a rien à voir avec le *De republica* de Cicéron : « Augustus' Prinzipat hat mit Ciceros Schrift eigentlich gar nichts zu tun- die beiden Männer waren völlig verschieden, und überhaupt konnte es Augustus nicht einfallen sich durch theoretische Darlegungen sein gutes praktisches Konzept verderben zu lassen. » Justement un réaliste comme Auguste était bien capable de prendre son bien où il le trouvait, même chez Cicéron.

J. Béranger.

Jérôme Carcopino, *Points de vue sur l'impérialisme romain* : Paris, Le divan, 1934, 275 pages.

Par ce titre modeste, M. Carcopino indique que son livre ne prétend pas représenter une systématisation historique comme ceux de Tenney Frank, *Roman imperialism*, ou de E. Pais, *Imperialismo romano*.

L'ouvrage est un recueil d'articles ou de conférences destinés originairement à des publics assez divers, mais qui se trouvent prendre par leur réunion, surtout en raison de la forte personnalité de l'auteur et de sa continuité de vues sur l'histoire romaine, une unité réelle. Unité telle que le premier article et le dernier article, qui pourtant ont dû le jour à des circonstances très diverses, prennent tout naturellement l'allure d'une introduction (*Les débuts de l'impérialisme romain*) et d'une conclusion, même d'une conclusion à valeur universelle, qui relie les temps modernes à l'antiquité (*Empire romain et Europe*).

Je crois bien que dans ce livre, riche de démonstrations, la démonstration la plus forte et qui s'imposera au lecteur au point d'apparaître comme le centre et l'essence du volume, c'est celle qui regarde *La royauté de César*[2]. On ne résiste pas à la vigueur dialectique de l'auteur, soit

1. Elles sont exactes, mais leur concision exige une grande attention du lecteur. Vol. II, p. 183, lire n. 42 : « Die Platonstelle ist rep. 8.562. » — On souhaiterait que, dans un ouvrage destiné à être consulté fréquemment, l'index renvoyât à tous les passages et non seulement à ceux que l'auteur estime les plus importants.

2. A propos de ce chapitre il est bon de mentionner l'intéressante contribution récemment apportée par l'auteur aux *Mélanges Bidez* sur *La naissance de Jules César*.

qu'il recherche le sens vrai et nouveau des titres de « rex », de « parens patriae[1] », soit qu'il fasse apparaître les progrès de la conception divine du chef d'État, soit que, jouant avec la difficulté et heurtant, comme il dit, le consentement universel, il réduise, à propos de Cléopâtre, le rôle du « cherchez la femme » dans l'histoire, soit qu'il pèse les témoignages pour reconstituer avec sa signification véritable une scène historique[2].

Nous reconnaissons en cet ouvrage la méthode à laquelle M. Carcopino nous a habitués par toutes ses « thèses » antérieures ; nous y retrouvons cette impression que les textes se mettent, pour ainsi dire, à sa disposition, lui fournissent au moment voulu l'argument, le fait, la date attendue, et n'attendaient, en somme, que d'être interprétés par lui ; l'impression surtout que les documents ne parlent qu'à qui sait les entendre, à qui domine sa matière et sait où il va ; l'impression enfin que, pour une époque où les données des problèmes sont insuffisantes, il y a autant à tirer des rapprochements et des confrontations que des faits eux-mêmes.

La présentation de l'ouvrage est, comme toujours, plaisante jusque dans le détail matériel ; chaque nouveau livre de M. Carcopino est une joie pour les yeux comme pour l'esprit[3].

J. Marouzeau.

F. Stählin, *Kaiser Claudius* : Basel, Helbing, 1933, 33 pages.

Après la réaction en faveur de cet empereur, brillamment représentée par l'ouvrage de A. Momigliano[4], il convient de lire l'opuscule du savant bâlois dont le jugement pondéré, absent de parti pris et basé sur une méthode impeccable, permettra au lecteur de connaître avec plus d'exactitude la personnalité de Claude. Conscient de la partialité de la tradition antique et moderne, M. Stählin s'attache particulièrement

1. La note 2 de la p. 135, relative à ce titre occasionnellement attribué à Cicéron, pouvait s'enrichir d'une allusion au passage du *Pro Flacco* (103) où Cicéron avoue son ambition expresse : « O nonae illae decembres, quae me consule fuistis! quem ego diem uere *natalem* huius urbis... appellare possum! », passage qui nous invite à ne pas considérer comme une banalité l'exclamation fameuse : « O fortunatam *natam* me consule Romam! »

2. A propos de la scène de la remise du diadème, à la fête des Lupercales, il est piquant de constater que Cicéron, celui qui aurait eu le plus à nous dire, se tait comme à plaisir : M. Carcopino a-t-il noté l' « aposiopèse » curieuse relevée par Quintilien (IX, 61) dans une lettre perdue de Cicéron : « Lupercalibus, quo die Antonius Caesari — ». Cicéron complète sa phrase dans le passage des Philippiques relevé par M. Carcopino (p. 137, note 1) : « — regnum detulisse » ; mais sa lettre nous fournit un joli exemple du « tabou de la royauté ».

3. Le typographe a joué à l'auteur le tour (p. 117, note 3) de faire « voguer » au lieu de « vaguer » les chevaux de César dans la plaine du Rubicon.

4. *L'opera del imperatore Claudio*, Firenze, 1932. Comptes-rendus dans cette *Revue*, t. X, p. 510 ; *Gnomon* VIII (1932), II, p. 610 ; *Rivista di filologia*, X, p. 402.

aux quatre documents authentiques qui nous transmettent dans le texte original la pensée de Claude : la lettre aux Alexandrins, le discours au Sénat sur la réforme des tribunaux, le décret relatif aux Anaunes et le discours pour le droit de cité aux Gaulois, dont la Table Claudienne de Lyon nous a transmis la teneur. M. Stählin traduit et commente les passages importants en relevant les traits concordants qui permettent d'esquisser une image moins fantaisiste de l'empereur. Il établit avec certitude que Mommsen, Domaszewski, Bardt, pour ne citer que les plus illustres, ont commis une erreur et une injustice en accablant Claude de leur mépris. Il est indéniable que ses actes témoignent d'une sagesse politique inconnue chez bien des empereurs romains. Avec cela, il est vain de passer sous silence ou d'attribuer uniquement à la calomnie les tares morales et physiques de l'individu dont la nature complexe est, dit M. Stählin, une énigme que seul un psychiâtre pourrait résoudre (p. 31). L'auteur s'arrête devant cette incohérence — au reste bien humaine et peut-être explicable par un affaiblissement des facultés mentales — pour conclure en citant les paroles d'Auguste rapportées par Suétone (Claude, IV) : « Quand son esprit n'est pas égaré, on voit assez éclater la noblesse de son être. »

M. Stählin avait terminé son travail quand parut le livre de M. Momigliano. Cependant, en appendice, il déclare s'opposer aux conclusions du savant italien qui, emporté par son ardeur à réhabiliter Claude, a, en laissant dans l'ombre les faiblesses de l'homme, donné un portrait aussi infidèle que celui de ses détracteurs.

J. Béranger.

Meyer Reinhold, *Marcus Agrippa. A biography* : Genève, New-York, The W. F. Humphrey press, 1933, 203 pages in-8°.

La figure d'Agrippa, homme de guerre et administrateur du plus grand talent, collaborateur d'Octave-Auguste, finalement son gendre et son associé à l'Empire, méritait certes l'honneur d'une monographie. M. Reinhold a raison de noter qu'on ne lui a pas toujours rendu justice, qu'on n'a pas assez mis en lumière son rôle considérable dans la création du régime impérial. Le livre que M. Reinhold lui consacre vient à propos combler une lacune. Non point, à vrai dire, qu'on n'ait jamais consacré à M. Vipsanius Agrippa d'étude spéciale. Mais celle de Frandsen, d'ailleurs excellente, date de plus d'un siècle ; celle de Motte, parue en 1872, n'est pas sans mérite, mais elle a vieilli aussi. Quiconque voudra être renseigné sur la carrière et la personnalité d'Agrippa aura recours désormais au livre de M. Reinhold, qui est fondé sur la documentation la plus riche et la plus sûre.

On demandera moins à ce livre des vues originales qu'un recueil complet de toutes les sources d'information, littéraires, épigraphiques, numismatiques, archéologiques, et une utilisation parfaitement rationnelle de ces sources. Par exemple, l'auteur, qui a bien montré la part importante prise par Agrippa à l'organisation de la Gaule, n'ignore pas la nouvelle lecture de l'inscription de la Maison Carrée, à Nîmes, proposée par M. Espérandieu : lecture d'où il résulte que le temple, avant de recevoir une dédicace aux fils d'Agrippa, Gaius et Lucius César, avait porté une inscription qui nommait Agrippa comme le donateur du temple. D'autres monuments de Nîmes sont aussi son œuvre ; les monnaies de Nîmes portent son image, la tête ceinte de la couronne rostrale, associée à celle d'Auguste, avec, au revers, un crocodile attaché à un palmier. C'est là le symbole de la victoire d'Actium, remportée par Agrippa sur la flotte égyptienne, et de la soumission de l'Égypte qui s'ensuivit. Ces monnaies et l'œuvre monumentale d'Agrippa à Nîmes nous portent à croire qu'il fut le fondateur de la colonie de Nemausus ; peut-être M. Reinhold aurait-il pu utilement formuler cette hypothèse[1].

Si Agrippa a droit à une place importante dans l'histoire générale, il tient un rôle beaucoup plus modeste dans l'histoire littéraire. Cependant, M. Reinhold n'a eu garde de le négliger. Il a consacré un chapitre — le douzième et avant-dernier — aux ouvrages d'Agrippa, aujourd'hui perdus : son discours *de tabulis signisque publicandis*, ses *Commentarii de aquis*, son autobiographie *De uita sua*, enfin et surtout ses *Commentarii geographici*.

Le dernier chapitre, intitulé : « La personnalité d'Agrippa », met bien en relief les mérites éminents du personnage et la clairvoyance d'Auguste qui sut le choisir pour ami. On regrettera seulement que l'auteur ait appuyé sa conclusion sur un texte de Sénèque qu'il interprète mal. Sénèque a écrit, dans une lettre à Lucilius (94, 46) : *M. Agrippa... qui solus ex iis quos ciuilia bella claros potentesque fecerunt felix in publicum fuit.* M. Reinhold traduit « was fortunate in his public life ». Et il commente : « He lived a full, rich life. » Mais l'expression de Sénèque, d'ailleurs singulière, signifie, apparemment, qu'Agrippa fut « heureux pour l'intérêt public », c'est-à-dire que sa chance profita à tous.

L'ouvrage comporte d'abondantes notes érudites au bas des pages et une note développée, rejetée en Appendice, sur les pouvoirs d'Agrippa en Orient. Il se termine par un excellent Index.

L.-A. CONSTANS.

1. En tout cas, l'hypothèse d'Hirschfeld, selon laquelle les monnaies au crocodile signifieraient que la colonie de Nîmes a été fondée par des Grecs égyptiens de l'armée d'Antoine, est à réviser.

A. Piganiol, *L'empereur Constantin* : Paris, Rieder, 1932, 246 pages, 8 planches.

Le livre de M. Piganiol n'est pas une étude d'ensemble sur le règne de Constantin. C'est la pensée religieuse de Constantin que M. Piganiol a voulu définir et dont il a retracé l'évolution. Les faits des autres ordres — guerres civiles et étrangères, mesures administratives et législatives — ne sont évoqués que comme explications ou témoignages de cette évolution intérieure.

M. Piganiol connaît très bien tous les textes qui nous renseignent sur Constantin et ses croyances. Il sait mieux que personne qu'ils sont incertains et difficiles, souvent suspects, parfois incohérents et invraisemblables. Utilisant de telles données, une reconstitution psychologique comporte nécessairement une part de conjecture, et M. Piganiol ne présente pas ses solutions comme des certitudes. Mais elles tiennent compte des documents, en éclaircissent souvent les énigmes, et ouvrent de larges perspectives.

Pour lui, Constantin (dont il place la naissance vers 280) est un homme religieux, orienté de bonne heure vers le monothéisme, à l'exemple de son père Constance. Une vision qu'il a en 310, dans un temple de Gaule, donne à ce monothéisme la forme du culte apollinien ou solaire. Constantin en est à ce stade lors de la guerre contre Maxence ; mais de ce monothéisme au monothéisme chrétien, la distance n'est pas grande ; la notion de la divinité suprême à laquelle Constantin doit sa victoire peut être interprétée en langage chrétien, et cette interprétation est à l'origine de la tradition (attestée dès 320), d'après laquelle une vision nouvelle, avant la bataille du pont Milvius, convertit Constantin au christianisme.

En fait, aussitôt après sa victoire, Constantin favorise efficacement la religion chrétienne, qui lui apparaît comme la forme la meilleure et la plus réalisable de la religion universelle. Vers 321, les chrétiens, parmi ses conseillers, l'emportent décidément sur les philosophes ; les symboles solaires disparaissent des monnaies. Les motifs politiques (conflit avec Licinius) interviennent pour diriger dans le sens chrétien l'action de Constantin en faveur de la religion universelle. A partir de 331, les chrétiens sont au pouvoir ; la puissance de l'État est mise au service du christianisme. Il n'importe guère, bien entendu, que Constantin n'ait été baptisé que peu de temps avant sa mort.

Il a été, conclut M. Piganiol (p. 226), « un homme sincère qui cherchait le vrai, un pauvre homme qui tâtonnait ». Ainsi, pour l'affirmation de la sincérité foncière de Constantin, M. Piganiol rejoint M. Norman H. Baynes, et il semble bien, en effet, que le christianisme de Constantin soit autre chose qu'un calcul politique.

M. Piganiol a probablement raison quand il explique en grande partie par les influences diverses — et même les pressions — que Constantin a subies (les femmes de sa famille, certains évêques, certains hauts fonctionnaires, qui souvent ont rédigé les textes signés par lui) les variations de sa conduite, et notamment l'incohérence de son attitude à l'égard du donatisme, puis de l'arianisme. Signalons encore, comme des indications à reprendre, l'amorce d'une réhabilitation de Maximin Daïa (p. 54), la brève discussion sur la date du concile d'Elvire, que M. Piganiol place après 311 (p. 81). Le livre abonde en suggestions intéressantes.

P. 198, note 2, la référence au *Code Théodosien* est à corriger ainsi : XI, 63, 1.

Eugène ALBERTINI.

J.-R. PALANQUE, *Saint Ambroise et l'Empire romain* : Thèse, Paris, de Boccard, 1933, XVI & 601 pages.

La thèse de M. Palanque est un modèle d'exposé historique fondé sur une étude approfondie des sources.

Voilà bien des années déjà que M. Palanque, par une série de publications et de comptes-rendus parus dans la *Revue des études anciennes*, la *Revue historique*, etc., avait prouvé à quel point il connaissait, non seulement son sujet, mais les alentours de ce sujet et les avenues qui y conduisent. Il était donc parfaitement préparé à définir le rôle politique de saint Ambroise « sur le plan de la pensée et sur le plan de l'action ».

Je ne dirai pas qu'il renouvelle complètement un chapitre de l'histoire religieuse. Il n'aurait pu le faire qu'en hasardant des paradoxes dont sa grande justesse d'esprit l'a défendu. Mais, dans les limites qu'il s'était à lui-même fixées, il a étudié de plus près que nul ne l'avait fait avant lui les vicissitudes de l'influence d'Ambroise sur les princes auxquels le lia une amitié qui ne fut pas de tout repos — qui eut ses froideurs, ses sécheresses, ses périls même. Il redresse au passage mainte inexactitude couramment admise ; il ouvre quantité d'interprétations intéressantes, que sa parfaite connaissance des textes et de la chronologie lui a suggérées[1]. J'ajoute qu'il écrit dans un style simple, clair, précis, très agréable, encore qu'exempt de toute coquetterie, de toute recherche ambitieuse. L'ensemble de ce travail a quelque chose de robuste et de loyal qui plaît infiniment.

Passons aux menues chicanes dont il faut bien relever l'éloge, si sincère soit-il, pour qu'il ne paraisse pas trop fade !

Quand on veut citer des noms latins dans un exposé, il est difficile de

1. Exemple : p. 33, 43, 51, 53 n., 62, 64, 108, 128, 136, 137, 144, 148, 170-171, 192, 207, 218, 223, 230, 273, 289, 311, 435.

se faire un système parfaitement logique. Doit-on franciser ces noms ou leur laisser leur forme originelle? M. Palanque a choisi l'ancienne façon, celle qui consiste à les transposer à la mode française. Je doute que ce parti soit le bon. Dire Prisque pour Priscus, Olybre pour Olybrius, Pétrone Probin pour Petronius Probinus, Vulcace Rufin pour Vulcacius Rufinus, Agricol pour Agricola, cela vous a un petit air archaïque qui fait disparate. — Au surplus, M. Palanque n'a pu rester parfaitement fidèle à sa propre méthode. Il écrit, p. 6, Probus, Bassus ; p. 7, L. Avianius Symmachus ; p. 8, Albini ; p. 13, Ambrosius (le père de saint Ambroise).

Mieux vaut, je crois, sauf pour les noms francisés depuis longtemps, retenir la forme latine.

P. 411 : pour déterminer la date de la *Vie* de saint Ambroise rédigée par le diacre Paulin, M. Palanque s'approprie un argument de Bouvy qui veut que cette biographie soit sûrement postérieure à 421, puisque saint Jérôme y est traité de *beatus* — ce qui implique qu'il était mort déjà au moment où elle fut écrite.

Mais est-il bien exact que l'épithète *beatus* ne soit décernée qu'aux défunts? Il suffit de consulter l'article du *Thesaurus* pour se convaincre du contraire. Il en va exactement de même pour μακάριος en grec. Cet adjectif s'emploie très souvent au sens de notre adjectif désuet « feu » ; parfois, cependant, il n'est qu'amical et laudatif, et il s'applique à des vivants. Un tel repère est donc fort peu sûr.

P. 330. M. Palanque analyse le sentiment d'Ambroise à l'égard des barbares. L'évêque de Milan est encore fermé à l'état d'esprit qui se dessinera au v^e^ siècle, quand on comprendra qu'il *faut* s'accommoder des barbares, puisqu'ils sont les maîtres, et composer avec eux. Ambroise, lui, les méprise et les redoute. M. Palanque donne quelques preuves de cette disposition hostile. Puis il ajoute (p. 332) : « Il n'y avait qu'un pas à faire pour considérer ces étrangers comme des ennemis-nés : Ambroise le franchit en justifiant par l'exemple des Hébreux cette assimilation du *peregrinus* à l'*hostis* et la légitimité de la guerre contre les barbares. » Ici, je crois qu'il interprète mal les textes — ce qui est tout à fait exceptionnel dans son travail.

Ambroise imite un passage du *De Officiis* de Cicéron (I, 12), lequel avait dit ceci, à propos des ménagements humains dont la guerre même peut s'accommoder : « J'observe encore qu'en donnant à celui qu'on aurait dû appeler *perduellis* le nom d'*hostis*, on a tempéré par la douceur de l'expression ce que la chose avait de trop dur. Car nos ancêtres appelaient *hostis* celui que nous appelons maintenant *peregrinus*... Que pourrait-on ajouter à une telle générosité? Au reste, le temps a rendu plus dure l'acception de ce mot *hostis*. » Ambroise s'empare assez gau-

chement de la même idée, dans son *De Officiis Ministrorum*, 1, 141 : « Les Anciens, par une acception adoucie, appelaient leurs adversaires *peregrini* [il a lu Cicéron trop vite]. En effet, dans l'usage d'autrefois, les ennemis étaient appelés *peregrini*. Cet emploi, nous avons le droit de dire qu'ils nous l'ont aussi emprunté. Les Hébreux n'appelaient-ils pas leurs adversaires *allophyli*, ce qui correspond au latin *alienigenae*? » Il n'y a absolument rien dans ce passage maladroit qui implique une hostilité quelconque contre les barbares ni qui « légitime la guerre contre eux ».

Si je voulais alourdir ces critiques, je dirais encore que la traduction que M. Palanque propose (p. 235, note 197) des mots *a viris* me paraît peu acceptable ; que l'introduction d'une proposition complétive par *quod* ou *quia*, là où on attendrait une proposition infinitive selon l'usage classique, ne saurait être qualifiée de « négligence » (p. 436). Je dirais que j'ai grand'peine à admettre que le fameux autel de la Victoire, retiré de la salle des séances du Sénat par ordre de l'empereur Gratien, y ait été rétabli peu avant 400 ; car, si les chrétiens avaient subi à ce moment cette déconvenue, cette humiliation, ce gros échec, comment le poète Prudence aurait-il commis l'impair d'évoquer tout ce drame en 402 ou 403 avec une telle jubilation, un tel accent de triomphe? Le texte de Claudien sur lequel on s'appuie (*Éloge de Stilicon*, III, 202 et suiv.) est susceptible d'une autre interprétation. Je dirais enfin que saint Ambroise n'est pas le premier à inviter les empereurs à proscrire les « erreurs » païennes. M. Palanque a oublié (p. 322) les exhortations pareilles, et bien plus enflammées, de Firmicus Maternus, dès le milieu du IV^e^ siècle.

Mais il me tarde de répéter que cette étude est de tout premier ordre. M. Palanque a tracé d'Ambroise le portrait le plus vivant, le plus nuancé, le plus attachant que je connaisse. Il l'abordait par son biais favorable et sous son meilleur jour. Ce qu'il y a de grand chez saint Ambroise, c'est l'homme d'action, merveilleusement doué pour déterminer les objectifs possibles et combiner les moyens de les atteindre. L'orateur aussi devait être remarquable, si l'on en juge par l'impression qu'Augustin garda de ses sermons. Le littérateur, par contre, est médiocre. Quel ouvrage plus morne que le *De Officiis*, en dépit de son importance historique? M. Palanque a donc choisi une très belle matière, et il l'a traitée avec une pénétration, une minutie intelligente qu'on ne saurait trop louer.

Son ouvrage se placera à côté des meilleurs que nous possédons déjà sur cette fin du IV^e^ siècle, et il les rectifiera sur plus d'un point.

Pierre DE LABRIOLLE.